

éternellement de l'impuissance de ma raison, du néant de mon intelligence ? Comment la perfection serait-elle sévère à la faiblesse ? comment la bonté serait-elle implacable au repentir ? comment la magnificence serait-elle prodigue de supplices et d'enfers sur les débris d'un monde où je ne rencontre que des bienfaits ?

## CHAPITRE XI.

### LE PRÊTRE ÉVANGÉLIQUE.

Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants.

(SAINT MATHIEU, ch. xxii, v. 32.)

Il ne faut pas être un sujet de scandale.

(SAINT MARC, ch. ix, v. 44.)

Quant à la virginité, je n'ai reçu aucun précepte du Seigneur. (SAINT PAUL, *Épître I aux Corinthiens*.)

Établissez les prêtres selon l'ordre, c'est-à-dire maris d'une seule femme.

(SAINT PAUL, *Épître à Tite*, ch. i, v. 6.)

Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a joint.

(SAINT MARC, ch. x, v. 7.)

Toutes les raisons de l'Église pour défendre le mariage sont d'ambition <sup>1</sup> ; toutes celles du prêtre sont de vanité ou de misère. Sous ce dernier point de vue, le remède est simple. Supposons que l'Église, cette sainte épouse de Jésus-Christ, comme une femme forte, mûrie par l'expérience, se détache de ses préjugés, de son luxe, de son faste, de ses ornements, et donne au monde le spectacle divin de la simplicité évangélique, pourquoi, si elle porte un cœur de mère, ne dirait-elle pas à ses fils : « Je

<sup>1</sup> Voyez le chapitre VIII, du *Célibat ecclésiastique*, p. 323.

viens consacrer en vous une vie humaine ! Vous n'épuiserez plus votre corps dans des austérités stériles et votre âme dans des aumônes flétrissantes ; vous ne serez plus bercés ni dans la pourpre, ni dans l'ignominie : homme, vous édifierez le monde par des vertus religieuses ; prêtres, vous donnerez l'exemple des vertus civiles : vous serez pères de famille et citoyens. Allez ; faites-vous des cœurs chastes, et choisissez vos épouses sous le chaume du laboureur, parmi les dernières de vos brebis, dans cette classe utile et laborieuse qui a aussi son sacerdoce, car elle nourrit le genre humain. »

S'il abritait d'heureux époux, loin du monde, et cependant au milieu des hommes, le toit du presbytère s'élèverait dans nos campagnes comme le temple de l'amour conjugal. La religion, sous les traits d'une femme pieuse, y compatirait à tous les maux de l'âme, que les femmes seules ont le secret d'adoucir. Ah ! sans doute elle serait heureuse, la jeune fille qui, n'ayant jamais connu que les vrais biens, goûté que les véritables plaisirs, se verrait élevée à cette sublime mission par le choix d'un homme vertueux ! Nourrie de ses paroles, cultivée par ses soins, elle se glorifierait de la sagesse de son époux, et le cœur de son époux se reposerait en elle.

Mais, dira-t-on, quel charme une femme grossière et sans lettres répandra-t-elle sur la maison du pasteur ? quels exemples donnera-t-elle au village ? quelle instruction donnera-t-elle à ses enfants ?

Questions dignes d'un monde où l'on ne saurait comprendre que, pour inspirer la vertu, il suffit d'être vertueux.

Et toutefois l'ignorance de la fille des champs n'est point aussi profonde qu'on le suppose. La femme du laboureur a plus d'idées, plus de prévoyance, plus d'autorité que celle de l'artisan. Souvent, il est vrai, son langage manque de politesse et ses manières de douceur ; mais percez ce voile, rassurez ce cœur timide, avancez avec elle dans la campagne, et ses connaissances toutes naturelles deviendront pour le savant lui-même une source de savoir. Elle vous dira le nom des plantes utiles, leur usage et leur culture ; vous apprendrez d'elle quels sont les signes qui font pressentir les tempêtes ou espérer un beau jour, la saison prescrite au retour des oiseaux, la fleur qui paraît la première, celle qui montre les heures ou qui se ferme à l'approche de la pluie : sa science comprend l'expérience du village, les souvenirs des vieillards, les exemples de sa mère et les travaux de ses compagnes : car toutes ces jeunes filles ont appris à élever les troupeaux, à préparer le laitage, à blanchir le linge, à filer le lin, à aimer et à soigner les petits enfants.

Riche de ce fonds naturel et de l'instruction primaire que l'État promet depuis si longtemps aux enfants de nos campagnes, la jeune fille élue par le pasteur ne quitterait les travaux de la ferme que pour cultiver et perfectionner les arts domestiques, si nécessaires et si négligés au village ; arts char-

mants qui polissent les mœurs, développent les grâces, donnent le bien-être, et rendent la vie plus douce et plus innocente.

L'ordre et l'exquise propreté régneraient donc sous le toit du pasteur. Sa table hospitalière serait toujours couverte d'un linge blanc filé dans sa propre maison ; on y verrait, avec tous les biens que donne la saison, des légumes et des fruits conservés par les soins de sa compagne. Des fleurs embelliraient ses jardins, une vache ou des chèvres animeraient sa prairie ; enfin tout ce que la main gracieuse d'une femme peut ajouter à l'abondance se trouverait sous le toit du presbytère. Et voyez quelle multitude de trésors inestimables sortiraient de ses doux exemples !

Une des causes les plus tristes de la grossièreté des villageois, et ceci nous l'avons déjà remarqué, c'est l'espèce de dégradation où des travaux trop rudes jettent les femmes. Ces travaux, qui sont ceux des hommes, leur font perdre de bonne heure leur beauté et jusqu'à leur sexe. La connaissance des arts domestiques introduite graduellement dans les chaumières rétablirait tout dans l'ordre. Que le cultivateur laborieux porte dans ses bras d'inépuisables richesses, elles ne surpassent en rien les trésors qui reposent entre les mains d'une femme industrielle. Il suffit de faire ce partage, c'est-à-dire de rentrer dans la loi de la nature, qui donne à l'homme puissant et robuste les travaux des champs, et à la femme économe et ménagère le gouvernement de la maison.

C'est dans cet accord de mutuels secours, presque inconnu au village ; c'est dans ces travaux féminins dont le charme nous délasse et nous ravive ; c'est dans ces arts domestiques, qui adoucissent la rusticité en flattant à la fois le goût et les yeux, que repose aujourd'hui l'avenir de cent millions de paysans <sup>1</sup>.

Depuis le renouvellement de la société, les campagnes sont séparées des villes par l'ignorance et le mal-être. Les choses ont été arrangées de façon que le citadin et le laboureur n'ont pas un sentiment commun : ce sont deux nations qui se touchent sans se confondre, se méprisent sans se connaître. Le XII<sup>e</sup> siècle est resté debout dans les champs avec ses superstitions et ses habitudes grossières : rendez aux femmes leurs occupations naturelles, et vous ferez entrer dans la chaumière la vie patriarcale, premier degré de civilisation.

Rapprochée des paysans par sa famille, de la bourgeoisie par son mari, la femme du pasteur deviendrait le lien gracieux de toute l'échelle sociale. Assise à la table du château, elle en admirerait la délicatesse sans en envier l'abondance, elle modifierait la simplicité du village par la politesse du monde, et la politesse du monde par la franchise du village. Un chapeau de paille abriterait son visage, et ses adroites mains apprendraient à relever avec grâce sa belle chevelure. Modèle de ses compagnes, elle for-

<sup>1</sup> Voyez les chapitres XXI, XXII et XXIII du livre III.

merait leur goût, dégrossirait leur parure, épurerait leur langage : avec le temps, ces douces influences passeraient des femmes aux mères, des mères aux enfants, et il arriverait un jour où les deux extrémités sociales se trouveraient rapprochées par le vêtement, le langage et le bien-être ; par l'amour du pays, sentiment nouveau dans nos campagnes, dont les habitants ne savent point encore que cette révolution qu'ils ont vue passer toute sanglante leur apportait la liberté et leur léguait une patrie.

Devenue mère, la femme du pasteur verrait croître son influence de tout l'amour qu'elle porterait à ses enfants. Elle inspirerait aux autres mères la douceur des paroles, qui conduit à la douceur des actions, et avec le temps et les leçons du pasteur, ses exemples deviendraient des principes. Adoucir au village le sort des petits enfants, c'est commencer la régénération des hommes. Nos modernes châtelaines sont placées trop haut pour exercer jamais cette influence ; mais la femme du pasteur s'adresse à ses anciennes compagnes, et peut facilement devenir leur modèle. Entre le château et le hameau, il y a des parcs, des avenues, des grilles, des forêts ; entre le presbytère et la cabane, il n'y a que le temple où les fidèles se rassemblent pour entendre la parole divine, et l'humble cimetière où le pasteur et le troupeau doivent se retrouver un jour, à l'ombre de la même croix.

Je suppose toujours que l'indépendance du pas-

teur est assurée ; qu'il a la passion de son état ; qu'il est profondément instruit de ses devoirs de chrétien et de prêtre ; qu'il a le goût du beau, du juste, du vrai ; qu'il ne s'est marié qu'après de mûres réflexions, et qu'il a choisi dans une famille vertueuse une fille bien née, douée d'un bon cœur, d'un esprit juste et d'une figure agréable. Je suppose encore que, dans la douce intimité du mariage, il s'est fait un échange de pensées entre les deux époux ; que l'âme de la femme s'est formée aux enseignements d'une science facile, à ces conversations charmantes, inépuisables, où l'homme redit à sa compagne les événements de toute sa vie, où il l'initie à ses études les plus délicieuses, à ses émotions les plus profondes, où il forme avec elle les projets d'un riant avenir, et la conduit ainsi, par des sentiments de reconnaissance, aux certitudes ravissantes d'un bonheur éternel. Doux entretiens, épanchements célestes, liens sacrés du cœur et de l'intelligence, instructions, vertus, amour, vous débordez de la coupe nuptiale ! A qui vous a goûtés il ne faut plus d'autre bonheur. Former l'âme d'une femme, y éveiller le sentiment de l'infini, y diviniser la sagesse, nourrir sa pensée de vos pensées, ses émotions de vos émotions, donner à son âme les ailes d'un ange, et voir tous les trésors que nous lui prodiguons se fondre dans son cœur, et revenir à nous par l'amour, c'est jouir sur la terre des félicités du ciel, c'est anticiper sur notre immortalité.

Ainsi s'adoucirait par le bonheur les sévérités

du sacerdoce. Le mariage des prêtres, c'est, en d'autres termes, la réforme du clergé et la civilisation du monde. Mettez un peu moins de magnificence dans nos églises, et un peu plus de bien-être dans les presbytères. La vue de l'or sur les autels ne rappelle aux hommes que leurs passions mauvaises. Dans les temples pauvres, au contraire, le cœur éprouve une piété profonde : là nul n'est tenté de se mettre à la place de Dieu. Sans doute la gravité du pasteur disparaîtrait en partie dans le mariage ; mais, pour être moins grave, en serait-il moins honoré ? Tout ce qu'il perdrait en hommages, ne le regagnerait-il pas en amour ? On ne redoute plus sa présence, et lorsqu'il paraît dans la chaire de vérité, portant le livre des Évangiles, un murmure flatteur s'élève autour de lui, et les hommes se disent entre eux : « Écoutons celui-ci, la parole de vie est en lui ; il nous console, il nous aime, il rompt son pain avec le pauvre, et, comme une poule, il rassemble nos enfants sous ses ailes. Ses filles sont l'exemple de nos filles, ses fils vivent au milieu de nous, et un jour, par d'heureux mariages, ils entreront dans nos familles. » Ainsi s'évanouiraient ces apparences austères qui effrayent les regards sans attirer les âmes, et qui n'offrent en exemple que des vertus stériles, puisqu'elles sont insociables.

Pour faire revivre le culte et la prière, pour redevenir l'âme de la société, que manque-t-il au ministre du Seigneur ? Il lui manque d'en être le modèle.

En effet, rien aujourd'hui ne rapproche le prêtre

catholique de son troupeau : c'est un homme sévère, qui vit seul, qui fuit le plaisir, qui le blâme, qui le défend, qui voit partout les tentations du diable et les épouvantements de l'enfer.

Ce qu'il y a de pis, c'est qu'on travaille chaque jour à continuer cet état de choses. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur l'enseignement de nos petits séminaires. Au lieu d'ouvrir devant le jeune lévite une large carrière d'intelligence et de vertu, on l'élève dans la superstition ; au lieu de le former au désintéressement, on lui infuse une ambition collective ; au lieu de le soumettre à la règle, on le condamne à la double privation de sa raison et de ses sens ; au lieu de lui inspirer l'amour de l'ordre et de la simplicité, on le consacre à la domination, puis on le jette au monde pauvre, isolé et dénué.

Sans doute, la vie du prêtre évangelique a ses privations comme toute vie humaine ; elle a ses devoirs et ses combats, plus la mission du pasteur, qui est toute de bienveillance et d'indulgence. Celui-là ne prêche pas les austérités, mais la règle ; il sanctifie par sa présence jusqu'à la joie des festins, et, chaque dimanche, sa douce compagne conduit les chœurs dans le temple et la danse sous la feuillée ; car, au village, toutes les fêtes sont religieuses, et se célèbrent à l'église et aux champs.

En terminant cette faible esquisse du prêtre romain et du prêtre évangelique, j'éprouve le besoin

de protester contre le scandale de toute espèce d'interprétation. Personne plus que moi ne rend justice aux vertus des curés de campagne, personne plus que moi ne désire étendre leur influence en relevant leur dignité; mais si les ministres sont bons, les institutions sont mauvaises : c'est une armée qui combat pour des vanités évanouies, sans autre bénéfice que la misère et le mépris. On la condamne à continuer le travail du XI<sup>e</sup> siècle, et l'on ne voit pas que tout est perdu si elle ne commence enfin le travail du XIX<sup>e</sup>. C'est dans le mouvement qui emporte les peuples vers une perfectibilité indéfinie qu'est aujourd'hui le salut du monde. Ce mouvement est éternel. La faute du sacerdoce n'est pas de l'avoir méconnu, mais de l'avoir enchaîné dans les dogmes et dans les mystères.

Rome, au lieu de marcher en avant, tourne depuis des siècles dans un cercle purement théologique, élargissant le domaine de la foi et rétrécissant celui de l'intelligence, épuisant la curiosité humaine dans l'absurde, en sorte qu'à la première rencontre de la vérité le pouvoir ascétique s'est écroulé, et les peuples se sont trouvés du même coup sans superstition et sans religion.

Peut-être l'esprit humain ne pouvait-il se perfectionner qu'à ce prix : peut-être fallait-il passer par toutes les turpitudes du moyen âge pour arriver à de meilleures idées. Mais un fait bien constaté, c'est que les lumières nous sont venues par l'Évangile, malgré le sacerdoce, qui avait bâti dans les ténèbres.

Non que la société chrétienne ait manqué de docteurs, d'écoles ou de bibliothèques. Les écrits étaient nombreux, mais stériles : l'esprit humain refaisait sans cesse la même pensée. Lorsqu'on se plonge dans cette étude, on est épouvanté du vide. De l'éloquence, des idées poétiques, ascétiques, théologiques, la morale des anachorètes, la religion de la pénitence, les visions délirantes du somnambulisme, l'apologie du martyr, voilà ce qu'on rencontre à chaque page dans ces Pères de l'Église qu'on vante tant, et qu'on lit si peu. Point d'idées larges et généreuses, pas un de ces sentiments évangéliques qui embrassent le genre humain ; nulle intelligence de l'amour de Dieu et du prochain ; l'aumône au lieu de la charité, le fanatisme au lieu du premier commandement, les cilices, le fouet, le jeûne, au lieu de la vertu ; le fanatisme d'un corps au lieu du dévouement à la patrie et à l'humanité : rien, rien, absolument rien pour l'amélioration des peuples et la civilisation du monde. De saint Jérôme à Bourdaloue, de saint Augustin à Bossuet, toujours le Dieu terrible, le Dieu des vengeances, l'excommunication, la damnation, l'enfer : les saints lisaient l'Évangile sans en rien tirer ni pour eux ni pour les autres. Ils possédaient seuls le livre qui devait civiliser les peuples, et ils s'en servaient pour établir et pour régulariser des moines : nous avons les austérités de l'Inde au lieu de la morale du Christ. Il a fallu l'invention de l'imprimerie, seconde révélation, pour leur arracher ce livre et le donner à l'univers. Osons le dire, sans le génie de Faust et de Guttemberg, la doctrine de

Jésus-Christ était perdue pour l'humanité. L'Évangile n'existe véritablement que de cette époque, et l'intelligence de sa morale ne date que de l'avènement de Fénelon.

## CHAPITRE XII.

### DU DOGME ET DE LA MORALE.

Aimez-vous les uns les autres, dit Jésus-Christ, et vous reconnaîtrez mes disciples à cette marque.

(SAINT JEAN, ch. xii, v. 35.)

On détruirait toutes les religions si on forçait ceux qui les professent à s'aimer.

(FONTENELLE.)

Le petit nombre de principes que nous venons de poser suffit à la religion du genre humain. L'univers est le temple de cette religion, où tous les cultes sont admis, où, au milieu des rites variés, des cérémonies diverses, des dogmes et de la foi de tous les peuples, l'Évangile rayonne ses pures clartés.

L'unité dans le dogme n'est qu'une ambition fatale aux progrès du genre humain. L'unité dans la morale est la civilisation pacifique de tous les peuples de la terre. Ainsi, rien d'illusoire dans l'idée de fonder une religion universelle, car la religion, ce n'est pas le culte, ce n'est pas le dogme, c'est l'amour de Dieu et des hommes. Purifier toutes les croyances par l'action de cette morale divine, c'est donner le monde à Jésus-Christ : à Jésus-Christ, qui n'est pas venu réunir les hommes dans un même culte, mais

devant un même Dieu, suivant cette parole adorable : « C'est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice. » Aussi, quiconque aime Dieu comme un père, et les hommes comme des frères ; quiconque tend la main à ses ennemis et bénit ses persécuteurs, fût-il sectateur de Mahomet, peut se dire disciple du Christ. Voilà comment l'Évangile est appelé à civiliser le monde. Il ne renversera pas les temples, il adoucira les hommes ; il ne frappera pas les croyances, il donnera une pensée aux nations. Faites seulement que sa morale pénètre dans l'âme des barbares, et vous verrez s'éteindre la polygamie, les mutilations, les castes, l'esclavage, la tyrannie, qui est le mépris de l'homme, et le fanatisme, qui est l'ignorance de Dieu. Toutes ces abominations effacées, que restera-t-il en face des idoles ? des chrétiens.

Et c'est ici toute la pensée de Jésus-Christ. S'il eût voulu créer une religion, il eût commencé, comme Moïse, par enseigner les dogmes, les rites, les cérémonies, seules choses qui frappent les peuples. Or, l'Évangile est un code de morale et non un livre de liturgie ; il n'y est rien dit du culte, rien révélé de nos mystères ; pourquoi ? c'est que Jésus-Christ ne vint pas fonder une religion, mais les modifier toutes. Méditez ses enseignements : il ne dit jamais ce qui peut flatter une peuplade, favoriser une secte ou séparer les nations. Ses doctrines conviennent à tous les climats, elles embrassent le genre humain. Il ne blâme aucune croyance et ne critique aucun gouvernement ; mais il établit sa morale, mais il invite les hommes à l'amour de Dieu et des hommes,

attendant de ce seul précepte la réforme de tous les maux qui pèsent sur l'humanité. Il ne parle pas de rien changer, et par lui tout a été changé.

Pour rendre cette observation plus frappante, nous citerons un seul fait, l'esclavage. L'homme était alors une marchandise, on le conduisait au marché comme une bête de somme. Que Jésus eût tonné contre cet infâme trafic, qu'il en eût appelé aux nations de la barbarie des nations, on l'eût écouté sans le comprendre : l'usage était général, et l'aveuglement faisait le droit. Chose admirable ! le Dieu se tait sur le crime, mais il établit la confraternité du genre humain ; il dit : **Tous les hommes sont frères !** et l'esclavage disparaît à mesure que l'intelligence de cette vérité se fait sentir au monde civilisé.

Les grandes révolutions n'arrivent qu'avec l'intelligence des grandes vérités.

La marche tracée par Jésus-Christ est donc la seule qui puisse régénérer le monde. Il faut établir les principes sans attaquer les préjugés qui ont les nations pour défenseurs, et tout attendre du temps et de la raison universelle. La vérité n'efface l'erreur que lentement et graduellement, comme l'aurore efface les ténèbres.

Une dernière observation, et je termine.

L'Occident barbare a reçu le dogme avant de recevoir la morale ; aussi est-il resté longtemps barbare. Aujourd'hui ses destins sont changés, et il faut bien le dire, c'est par l'intelligence philoso-



phique de l'Évangile qu'il est arrivé à la civilisation et à la liberté.

Profitons de l'expérience, et que l'esprit évangélique se fasse sentir à l'autre moitié du globe, comme un vent salubre et gracieux qui souffle sans cesse d'Occident en Orient.

## CHAPITRE XIII.

### RÉCAPITULATION.

Maintenant leur sort est dans vos mains : dites un mot, ils vivront; dites un mot, et ils mourront.

(SAINT VINCENT DE PAULE.)

Peut-être, quand je ne serai plus, aurai-je assez bien fait pour que la lumière de ce flambeau allumé tout à l'heure au milieu des ténèbres de la philosophie éclaire encore la postérité. (BACON, dédicace du *Novum Organum*.)

Je touche au terme de mon travail, et ce moment si désiré, lorsque je ne l'entrevois que dans un vague lointain, à mesure qu'il approche, m'apparaît environné de craintes et de déceptions trop justifiées par mon insuffisance. Je sens que l'erreur a dû se glisser dans ces feuilles éphémères, et cette idée serait pour moi le plus terrible des supplices, si je ne me rendais ce témoignage, qu'en cherchant la vérité, je ne l'ai demandée qu'à Dieu. Écartant toutes les autorités humaines, j'ai ouvert le grand livre de la nature : il m'a semblé que l'œuvre devait exprimer la pensée de l'ouvrier.

Sans doute j'ai pu me tromper dans des interprétations d'un ordre si élevé; mais en invitant tous les hommes aux mêmes études, j'ai, pour ainsi dire,